

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 6 (1868)  
**Heft:** 5

**Artikel:** La question romaine  
**Autor:** Monnet, L.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-179841>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**La question romaine.**

Nous n'avons nullement l'intention de nous lancer ici dans la haute politique en cherchant à deviner comment Pie IX pourrait sortir de l'impasse où il s'est fourré. Nous laissons la solution de ce problème à deux hommes compétents, à deux amis intimes, Napoléon III et Garibaldi, ne doutant point que leurs excellents rapports ne facilitent un arrangement pacifique.

« La question romaine, » tel est le nom donné à un petit joujou qui occupe depuis quelques mois autant de monde que le fameux conflit dont il porte le nom. Ce joujou, qui se voit aujourd'hui dans toutes les mains et aura bientôt fait le tour du monde, se vend 50 centimes; il consiste en deux fils de fer enlacés qu'il s'agit de débrouiller. Un journal français assure que son inventeur, simple ouvrier parisien, a déjà gagné plus de 10,000 francs dans la fabrication de cet objet.

Un pauvre garçon de Lausanne s'est mis à fabriquer les anneaux mystérieux et ne fait plus que cela du matin au soir; à peine peut-il suffire aux nombreuses demandes qui lui sont faites et contenter tous les grands enfants qui courrent après le produit de cette industrie nouvelle.

C'est un engouement général, une toquade incroyable.

Passez sur la place de St-François à n'importe quelle heure de la journée, vous êtes à peu près sûrs d'y voir une petite réunion de personnes absorbées dans l'examen d'un objet que vous ne pouvez apercevoir tant le groupe est compact. Peu à peu l'attroupement s'accroît, le passant s'arrête, les gamins accourent, les agents de police s'avancent gravement, tout vous fait croire à un accident... Est-ce un homme en proie à un accès d'épilepsie?... un voleur qu'on vient d'arrêter?... un météore qui vient de tomber?... du tout, Messieurs, c'est la question romaine qui se débat là avec acharnement, sans tenir compte de ce qui se fait à Florence ou à Paris.

Essayez de pénétrer au centre de la cohue, vous pourrez y voir cinq ou six enfants de l'âge de 25 à 40 ans, n'écoutant que la voix de leur patience et faisant grincer l'un contre l'autre, en les maniant de toute façon et dans le but de les séparer, deux anneaux enlacés.

Au café, sur dix personnes, il en est huit, au moins, qui ont l'événement du jour dans leur poche et qui n'attendent que l'occasion de le soumettre à la compagnie.

Les dames elles-mêmes n'ont pu échapper à la contagion; plusieurs d'entr'elles, seules dans leur boudoir, et alors qu'aucun regard ne les aperçoit, saisissent à la dérobée les fils de fer oubliés dans quelque coin par monsieur, et les tournent et retournent dans leurs jolis doigts.

Dans quelques familles, la question romaine a failli rompre la bonne harmonie du ménage. Une voisine nous disait l'autre jour: « Je vous prie, Monsieur, donnez-moi un conseil; voilà plus de quinze jours que mon mari s'amuse avec une

» affaire en fer, sans vouloir me dire pourquoi; il y perd son temps et nous sommes toujours en guerre pour ça. »

Réellement, la préoccupation générale occasionnée par ce jouet devient inquiétante; nul ne sait où elle s'arrêtera. Et une fois le mystère connu de tous, une fois que chacun saura débrouiller ces anneaux, quel autre amusement faudra-t-il donner à l'homme pour lui faire oublier les vicissitudes de la vie?

Mais, tranquillisons-nous, la civilisation marche, l'Exposition universelle a fait surgir des idées nouvelles, et après l'invention de la « question romaine, » il se trouvera bien encore un cerveau assez fécond pour léguer au monde quelque autre ingénieux dada.

L. M.

**L'Histoire d'une jeune fille**

*racontée par elle-même.*

**IV**

— Oh! papa, faudra-t-il donc nous passer de nourriture afin de préserver les Arabes de la tentation?

Je regrettai ces paroles, car dès lors mon oncle parut un peu triste, et il trahissait toujours quelque malaise à l'heure des repas. Mais j'anticipe, chère Marie, car il se passa quelque temps avant que nous pussions reprendre aucun repas régulier.

Après que nous eûmes examiné tous les coins et toutes les cachettes, il me conduisit à l'étable et me montra du doigt une traînée de sang sur la pente de gazon qui s'inclinait vers la vallée.

— C'est le sang de nos pauvres animaux, dit-il tout bas avec un geste d'horreur. Priez pour une averse, petite, afin que la pluie vienne laver cette tache.

Il me semblait que j'aurais eu assez de larmes pour la laver, tant ma tristesse était grande; mais je me fis un visage serein, et regardant du côté de la mer, j'annonçai la pluie. Cependant, comme nous rentrions dans la maison, le soleil se leva radieux dans un ciel gris-rosé, et je compris que toute chance de pluie avait disparu pour bien des jours.

Le cœur me manqua lorsque je me demandai comment je passerais mes journées, maintenant que je n'aurais plus Hamed à instruire, et que je ne pourrais plus ni jouer avec nos chèvres, ni folâtrer sur l'herbe verte et fraîche. Je me livrais lâchement à ma douleur et pleurais à chaudes larmes quand, sur le flanc de la colline, j'aperçus mon oncle qui creusait une fosse avec autant d'ardeur que si sa vie en eût dépendu. Sa bêche était cassée et ses forces affaiblies; toutefois, avant le moment de nous réunir pour prendre notre café du matin, il était parvenu à faire disparaître et nos pauvres petites chèvres et la trace de leur sang. Personne, j'en suis sûre, ne les aimait plus que moi, quoiqu'il me semblât qu'êtant si pauvres, nous aurions bien pu les vendre. Mais pour un empire, je n'aurais osé le proposer.

Comment te décrirai-je cette journée, sa tristesse, son silence, la faim que nous endurâmes?

Ma tante partit pour sa tournée de leçons sans avoir pris autre chose qu'une croûte de pain avec son café noir et un coup-d'œil jeté sur l'office me fis voir que nous n'avions rien à attendre pour le dîner. Ma grand-tante alla se réfugier dans sa retraite favorite à mi-côte, et je pus l'entendre par intervalles se lamenter de notre perte.

— Nos pauvres petites bêtes, nos jolies bêtes ne sont plus! s'écriait-elle en gémissant. O cruels Arabes! comment avez-vous pu sacrifier leur innocente vie?

Le pauvre petit Hamed s'en alla, en pleurant les chèvres qu'il ne devait plus garder et ses deux sous de salaire par jour, tandis que papa Luce essayait de s'occuper au jardin avec ses bêches endommagées. Je compris bien pourquoi il ne rentrait pas à onze heures, comme de coutume; aussi, sans faire aucune allusion à notre disette, je lui portai une